

# OPHIUSSA

REVISTA DO CENTRO DE ARQUEOLOGIA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA

ISSN 1645-653X  
E-ISSN 2184-173X





UNIVERSIDADE  
DE LISBOA



LETRAS  
LISBOA

**FCT**

Fundação para a Ciência e a Tecnologia  
MINISTÉRIO DA CIÊNCIA, TECNOLOGIA E ENSINO SUPERIOR



CENTRO DE ARQUEOLOGIA  
DA UNIVERSIDADE  
DE LISBOA

**uniarq**

OPHIUSSA. Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa

ISSN 1645-653X / E-ISSN 2184-173X

Publicação anual

Volume 2 – 2018

Direcção e Coordenação Editorial:

Ana Catarina Sousa  
Elisa Sousa

Conselho Científico:

André Teixeira (Universidade Nova de Lisboa)  
Carlos Fabião (Universidade de Lisboa)  
Catarina Viegas (Universidade de Lisboa)  
Gloria Mora (Universidad Autónoma de Madrid)  
Grégor Marchand (Centre National de la Recherche Scientifique)  
João Pedro Bernardes (Universidade do Algarve)  
José Remesal (Universidade de Barcelona)  
Leonor Rocha (Universidade de Évora)  
Manuela Martins (Universidade do Minho)  
Maria Barroso Gonçalves (Instituto Superior de Ciências do Trabalho e da Empresa)  
Mariana Diniz (Universidade de Lisboa)  
Raquel Vilaça (Universidade de Coimbra)  
Xavier Terradas Battle (Consejo Superior de Investigaciones Científicas)

Secretariado: André Pereira

Capa: André Pereira sobre vaso cerâmico de Camposoto (desenho de António Sáez Romero / Joan Ramon Torres).

Paginação: Elisa Sousa

Impressão: Europress

Data de impressão: Dezembro de 2018

Edição impressa (preto e branco): 300 exemplares

Edição digital (a cores): [www.ophiussa.letras.ulisboa.pt](http://www.ophiussa.letras.ulisboa.pt)

ISSN: 1645-653X / E-ISSN 2184-173X

Depósito legal: 190404/03

Copyright © 2018, os autores

Edição:

UNIARQ – Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa, Faculdade de Letras de Lisboa, 1600-214 – Lisboa.  
[www.uniaraq.net](http://www.uniaraq.net) - [www.ophiussa.letras.ulisboa.pt](http://www.ophiussa.letras.ulisboa.pt) - [uniaraq@letras.ulisboa.pt](mailto:uniaraq@letras.ulisboa.pt)

Revista fundada por Victor S. Gonçalves (1996).

O cumprimento do acordo ortográfico de 1990 foi opção de cada autor.

Esta publicação é financiada por fundos nacionais através da FCT - Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., no âmbito do projecto UID/ARQ/00698/2013.

**U LISBOA**

UNIVERSIDADE  
DE LISBOA



LETRAS  
LISBOA



CENTRO DE ARQUEOLOGIA  
DA UNIVERSIDADE  
DE LISBOA

**uniarq**

# **OPHIUSSA**

**JEAN GUILAINE**

**DOUTOR *HONORIS CAUSA* PELA UNIVERSIDADE DE LISBOA**

**2018.10.22**

**DOUTORAMENTO  
HONORIS CAUSA**

**JEAN GUILAINE**

**REITORIA DA UNIVERSIDADE DE LISBOA  
SALÃO NOBRE**

**22-10-2018** **15H00**

A circular portrait of Jean Guilaine, a middle-aged man with short dark hair, wearing a dark suit jacket, a white shirt, and a dark tie. He is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The portrait is set against a dark background and is framed by a thin gold border.

Diário da República, 2.ª série — N.º 167 — 1 de setembro de 2014

Regulamento de Atribuição do Título de Doutor *Honoris Causa* pela Universidade de Lisboa

Despacho n.º 11079/2014

Artigo 2.º

1 — A Universidade de Lisboa atribui o título de Doutor *Honoris Causa* a personalidades eminentes, nacionais ou estrangeiras, que se hajam distinguido na atividade académica, científica, profissional, cultural, artística, cívica ou política, ou que hajam prestado altos serviços à Universidade, ao País ou à Humanidade.

**DISCOURS PRONONCÉ LORS DE LA REMISE DU DOCTORAT HONORIS CAUSA PRÈS L'UNIVERSITÉ DE LISBONNE**

JEAN GUILAINE

Magnifique Recteur,

Monsieur le Doyen de la Faculté des Lettres,

Madame la Présidente du Conseil Général de l'Université de Lisbonne,

Monsieur le Professeur Victor Gonçalves,

Monsieur le Représentant de l'Ambassade de France,

Monsieur le représentant de la Municipalité d'Oeiras,

Monsieur le Directeur du Musée archéologique National, représentant la Direction Générale du Patrimoine Culturel,

Monsieur le Président de l'Association des Archéologues Portugais,

Monsieur le Directeur du Musée des Services Géologiques,

Monsieur le Représentant de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques,

Messieurs les Professeurs de l'Université de Lisbonne et d'autres universités ibériques ou étrangères,

Mesdames et Messieurs les Fonctionnaires de l'Université de Lisbonne,

Chers Etudiant(e)s,

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais tout d'abord exprimer ma reconnaissance aux instances de l'Université de Lisbonne pour l'honneur qui m'échoit. Ma gratitude va, plus particulièrement, à tous ceux qui ont été les chevilles ouvrières de cette initiative qui me vaut, aujourd'hui d'être reconnu comme l'un des

pairs de cette noble institution. Je suis d'autant plus sensible à cet hommage que cette université est emblématique d'une ville - et, au-delà, d'une nation - qui fut pionnière en matière d'archéologie pré et protohistorique, la discipline à laquelle, j'ai voué, aussi bien que j'ai pu, ma vie professionnelle.

En cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au cours de laquelle la Préhistoire se construisait et avait entrepris de s'institutionnaliser, dix métropoles européennes ont répondu positivement pour forcer le destin, pour imposer, et parfois difficilement en raisons des résistances idéologiques de tous ordres, une histoire de nos origines en rupture avec les visions traditionnelles que les découvertes, toujours plus nombreuses, rendaient obsolètes. Lisbonne était du nombre puisqu'en 1880 elle accueillit le Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique, se rangeant ainsi aux côtés de Neuchâtel, Paris, Londres, Copenhague, Bruxelles, Stockholm, Budapest et Moscou dans un internationalisme militant en faveur d'une discipline porteuse d'un nouveau message intellectuel. Et c'est encore Lisbonne qui, 126 ans après ces années pionnières, accueillit à nouveau le XVe Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques: c'était en 2006 et ce que la planète archéologique compte de meilleur s'est retrouvé dans ces murs en un forum admirablement organisé par la communauté portugaise des préhistoriens.

1880-2006: le temps qu'il a fallu pour, progressivement et selon le rythme propre à chaque nation, prendre conscience de l'importance et de la préservation d'un très ancien patrimoine, mettre en place des structures scientifiques assurant le nécessaire et permanent dépassement de la documentation, favoriser la remise en question des connaissances et des concepts, assurer le renouvellement d'un enseignement universitaire destiné à transmettre un savoir en perpétuel devenir.

L'ambition d'une discipline qui envisage d'explorer l'histoire de l'homme depuis ses plus lointaines origines, considérées comme africaines, jusqu'au moment où nos semblables se dotèrent d'un moyen de communication alors révolutionnaire - l'écriture -, cette ambition est gigantesque puisqu'elle couvre environ 98% de la très longue existence de notre espèce. Très vite, et fort heureusement, des spécialités sont apparues en son sein. Comme vous l'avez signalé, Professeur Gonçalves, j'ai fait du Néolithique et de ce que l'on nomme d'une façon très (trop) traditionnelle les «Âges de Métaux» le cœur de

mes recherches. N' imaginez pas que tout a été simple car dans un pays qui se flatte d'avoir été l'un des berceaux de la Préhistoire, la France, la discipline a très tôt favorisé la question des origines de l'homme et de ses industries, puis avec la découverte de l'art quaternaire, l'étude du Paléolithique Supérieur. Le Néolithique a trop longtemps été minoré. Annexé à la préhistoire et conçu, avec l'Âge du Bronze, comme son étape ultime, il a, dans l'échelle des valeurs, fait longtemps figure d'épiphénomène, de période de moindre intérêt en raison de l'introduction du facteur humain dans une évolution qui, jusque-là, n'obéissait qu'aux seules lois naturelles. La persistance au Néolithique d'objets de pierre, pré-carré des lithiciens, semblait l'inscrire dans le droit fil des cultures de chasseurs alors que ces instruments, dans la sphère des premiers paysans, n'ont désormais plus d'identiques objectifs.

Or, c'était là une erreur conceptuelle. Le Néolithique n'est pas une fin, la fin de la Préhistoire mais un commencement, l'aurore d'un monde nouveau, le socle des civilisations historiques à venir. La relation à l'environnement n'est désormais plus la même. Avec les mutations que l'homme est désormais à même de lui faire subir, de l'artificialiser, le paysage devient une construction sociale. Les perspectives économiques, les organisations en communautés, les systèmes de valeurs sont désormais élaborés sur des bases entièrement différentes. Le Néolithique c'est déjà les débuts de l'Histoire, en tout cas de ce que les historiens nomment l'Histoire rurale. Et c'est pourquoi, lorsque j'examine avec quelque recul la trajectoire de l'humanité, j'ai tendance à percevoir un découpage qui a peu à voir avec les classifications habituelles. Pour moi la seule vraie Préhistoire est celle des chasseurs-cueilleurs des temps paléolithiques et mésolithiques. A partir du moment où surviennent l'agriculture, les villages, la métallurgie du cuivre, du bronze et du fer, on est dans une autre étape de l'histoire humaine, forte de quelques millénaires et que l'on peut appeler «Protohistoire». Une troisième étape s'amorce dès lors que se constituent la ville, l'écriture, l'état, les empires. Il existe certes des chevauchements en fonction du temps et des lieux entre ces grands découpages mais ils procèdent, à mon sens, d'une logique globale que les césures institutionnelles ont parfois du mal à intégrer.

Ces considérations globales posées, j'ai tenté d'aborder l'étude de la transition mésolithique/néolithique à l'échelle méditerranéenne et, surtout, en ne me coupant jamais de l'expérience du terrain. Je n'ai pas été un archéologue «hors sol» mais j'ai

voulu, le plus possible, confronter les théories qui couraient dans ma tête aux réalités de la fouille, à ses données, à ses ambiguïtés. On n'oubliera jamais en effet que le site idéal n'existe pas. Nous sommes seulement face à des gisements, très largement perturbés par une taphonomie permanente, et qui ne cessent de nous braver, de nous défier, de nous tendre des guets-apens, d'être des miroirs aux alouettes qui, en nous séduisant pour mieux nous tromper, nous laissent croire qu'ils vont enfin nous remettre les clés d'un problème passionnément débattu. Nous nous laissons d'abord prendre au jeu. Et puis nous découvrons les limites, les imperfections de tel site sur lequel nous avons tant investi en rêve conceptuel et en sueur physique. L'archéologue face à ses gisements est pris au piège de ses propres contradictions. D'un côté, il veut leur faire dire plus qu'ils ne peuvent, il veut les propulser au rang de localités majeures, pourquoi pas éponymes, de sites désormais incontournables dans la solution d'une question donnée. De l'autre, le chantier le ramène à plus de modestie, lui inculque des doutes, lui rappelle qu'il n'est pas aussi satisfaisant qu'il y paraît, bref prend plaisir à le torturer et à lui enlever ses illusions. En un mot, l'archéologue n'est autre qu'un historien sans cesse en butte à la critique de ses propres sources.

Ceci étant et en ayant bien en tête la relativité de la documentation que m'offraient mes investigations, j'ai fait du terrain, beaucoup de terrain et j'y ai trouvé bien des satisfactions tout en gardant sur ces personnelles tentatives l'œil de la suspicion, disons une honnête vigilance.

Evidemment, j'ai entamé mes épreuves dans des contrées qui m'étaient familières ou proches : mon Languedoc natal puis les Pyrénées françaises, l'Andorre et la Catalogne. J'ai voulu ensuite confronter le Cardial ouest-méditerranéen aux cultures italiennes à *ceramica impressa* et pendant une quinzaine d'années, j'ai œuvré sur deux sites d'Italie du Sud-Est, là où les premiers agriculteurs s'implantèrent d'abord dans la longue péninsule. Or ces paléopaysans venaient de l'Est, en franchissant le canal d'Otrante et je me suis donc intégré à un programme de recherche sur le site grec de Sidari, sur l'île de Corfou. Mais, pour être tout à fait logique, il me fallait aller travailler au cœur même des lieux où s'était déroulée ce que l'on nomme depuis Childe, et avant lui, depuis Cartailhac, la «révolution néolithique». C'est donc à Chypre que pendant un quart de siècle, j'ai posé mes valises. Bien m'en a pris car l'île, en prise directe avec le continent peu distant, subit immédiatement toutes les pulsions de la néolithisation en marche et

les reflète instantanément. Mieux, comme elle est, à ces époques, le réceptacle permanent des avancées qui se déroulent sur les terres voisines et qu'elle-même n'a ni céréales ni animaux à domestiquer, elle est un fabuleux miroir de la graduelle évolution qui, partant des ultimes temps épipaléolithiques conduit insensiblement aux communautés pleinement agricoles, le tout entre le Xe et le VIIIe millénaire avant notre ère. Et c'est ainsi qu'avec mon équipe, j'ai pu non seulement vieillir de 2000 ans la néolithisation de l'île mais aussi, grâce à la fouille des localités de Klimonas et de Shillourokambos, décortiquer les étapes de la mise en place du Néolithique précéramique proche-oriental, entre -9000 et -7000 c'est-à-dire tout au long de ce Kathleen Kenyon avait, à Jéricho, défini comme les PPNA et PPNB. J'ai donc, au fil de ma carrière, fait le chemin inverse des colons néolithiques qui allaient à la conquête de l'Ouest: parti du grand arc méditerranéen occidental, j'ai gagné l'Orient chypriote par des étapes italienne et grecque.

A chaque fois, j'ai pris soin de ne pas m'enfermer dans un modèle de site qui eut pu me donner quelque idée trompeuse des réalités écologiques. J'ai œuvré dans des grottes, des abris, des sites «de plein air». J'ai travaillé sur les gisements de bord de mer, des sites collinéens, des auvents de moyenne et haute montagne, tâchant de percer, à travers une telle déclinaison, la façon dont les paléoagriculteurs tiraient parti, avec opportunisme, des biotopes variés qu'ils investissaient depuis les littoraux jusqu'aux terres d'altitude.

Je n'ai pas fait porter mes efforts sur le seul Néolithique ancien. A la suite de travaux dans le Sud de la France, j'ai enrichi la nomenclature en définissant plusieurs groupes culturels: l'Epicardial languedocien, le Jubérien, le Montbolo, le Bizien, le Vérazien qui ont enrichi la problématique du Néolithique sur les deux versants des Pyrénées. J'ignore ce que l'avenir fera de ces termes. Tout au moins auront-ils eu leur part de dynamisme dans le déroulement historiographique de la discipline. Mes centres d'intérêt sur le terrain ont donc concerné à peu près toutes les phases du Néolithique avec les stratigraphies de la grotte Gazel et de l'abri de Font Juvénal, mais aussi les grands monuments mégalithiques de St Eugène, de Pépieux, le plus long dolmen du Sud de la France, et aussi les incontournables hypogées d'Arles dont l'incroyable «Grotte des Fées», cavité artificielle unique par son architecture dans tout l'orbe méditerranéen. D'autres expériences m'ont conduit en Sicile où j'ai pu reprendre la problématique du campaniforme, le rôle de l'île sur cette question ayant été jusque-là sous-

estimé. En Italie du Sud, j'ai pu fouiller à Trasano II un village Laterza de la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire, teinté d'influences Cetina, une culture qui fleurit alors en Adriatique aux frontières du Bronze ancien égéen à l'Est, du monde campaniforme à l'Ouest.

Et mon intérêt s'est porté aussi sur les II<sup>e</sup> et I<sup>e</sup> millénaires à travers ma thèse sur l'Age du Bronze mais surtout en publiant, à la tête d'une équipe de spécialistes, les fameux dépôts launaciens, sortes de bric à brac d'objets de bronze enfouis aux 6<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> siècles avant l'ère entre les Pyrénées et le Rhône: des pièces récupérées à travers toute la Gaule et qui sont mises en terre avant, pour certaines, d'être transférées dans certains sanctuaires hellènes de Sicile ou même de Grèce. Un bel exemple des grands réseaux de circulation qui caractérisaient alors les navigations au sein de la Méditerranée archaïque et des objets qui alimentaient de tels circuits.

Ces divers investissements, qui m'ont fait brasser d'assez larges problématiques étirées depuis le X<sup>e</sup> millénaire (le précéramique de Chypre ou l'Azilien de la Balma Margineda en Andorre) jusqu'à la fondation des colonies grecques d'Occident, dont Marseille et Ampurias, ne m'ont pas pour autant détourné de questions plus théoriques. Permettez-moi d'en évoquer quelques-unes.

Et d'abord les rythmes de la dispersion même des premières communautés paysannes à travers le continent européen. En me basant sur les séquences du radiocarbone et sur les changements culturels qui balisent la progression néolithique, j'ai, à l'inverse du modèle de propagation régulière avancé par Luca Cavalli Sforza et Albert Ammerman, proposé un système de diffusion «arythmique» avec, successivement, des phases d'expansion rapide, de pulsion, suivies d'arrêts, de pauses au cours desquelles s'élaborent de nouvelles entités culturelles. On observe ainsi des haltes dans la progression en Anatolie, sur le moyen-Danube, à l'orée de la grande plaine de Nord du continent, sur l'Adriatique inférieure. Les raisons de ces pauses ont pu être diverses: environnementales, climatiques, sociales, idéologiques ou autres. Le grignotage de l'espace par les producteurs a dû répondre à des mécanismes complexes et non à des expansions «huilées» par le jeu équilibré et combiné des facteurs à l'œuvre. De multiples causes ont pu gripper la diffusion et la contraindre périodiquement à se reformuler. L'un des épiphénomènes de cette recherche a été la relégation du Néolithique cardial ouest-méditerranéen, longtemps considéré comme le vecteur de la néolithisation occidentale, au rang

de manifestation secondaire, les vrais pionniers étant des migrants a *ceramica impressa* de souche italique qui l'auraient précédé de trois à quatre siècles.

La guerre a été un autre de mes centres d'intérêt. Non par goût des confrontations mais dans le souci de ne plus idéaliser, mythifier les sociétés anciennes trop perçues dans une perspective rousseauiste. Et d'abord déconstruire l'Age d'Or des temps immémoriaux et l'idée que les conflits n'auraient vu le jour qu'à compter du Néolithique, créateur de richesses et de surplus. Divers exemples au Soudan, au Kenya ou dans le Mésolithique européen, ont montré que les chasseurs se battaient et que des objectifs matériels n'étaient pas systématiquement des causes d'affrontement: des contraintes environnementales, démographiques, sociales, psychologiques y sont aussi à l'œuvre. Certes le Néolithique n'a pas arrangé les choses et les divers massacres reconnus dans le Néolithique à céramique rubanée ont montré que des confrontations pouvaient survenir au sein d'une même culture archéologique, entité conceptuelle recouvrant en fait des populations d'origines diverses et potentiellement concurrentes.

Ceci m'a tout naturellement amené à me pencher sur les origines du guerrier et plus particulièrement sont ce que j'ai appelé le «proto-guerrier d'Occident» tel que nous le campent les statues-menhirs masculines avec leurs armes (arc, flèche, hache, poignard) et dont on peut identifier plusieurs écoles de la Crimée jusqu'à la péninsule Ibérique. Or si, à ces époques des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires, les premières armées sont à l'œuvre sur les champs de bataille mésopotamiens, il n'existe pas en Occident de guerriers à plein temps: celui-ci n'apparaîtra en Europe de l'Ouest que vers la fin de l'Âge du Bronze ou lors du Premier Âge du Fer: on en débat. Pour autant les statues-menhirs mais aussi les tombes masculines des cultures chalcolithiques européennes nous montrent que l'idéologie du guerrier est déjà bien présente et émerge quelque deux millénaires avant l'apparition du professionnel de la guerre. L'idée a donc largement précédé le statut et l'arme a très tôt connoté le mâle, l'élite, le combattant potentiel même si celui-ci n'est longtemps qu'un belligérant occasionnel.

Ceci introduit au thème de la domination. Et celui-ci est d'autant plus excitant pour l'archéologue qu'à compter des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires, la pratique à peu près générale en Méditerranée de l'Ouest de la tombe collective (hypogées, mégalithes, cavernes naturelles) rend particulièrement délicate la lecture de la différence sociale. Si la hiérarchie s'affiche

clairement dans la mort lorsque les communautés édifient des tombeaux d'envergure, à forte mobilisation d'individus pour les bâtir et destinés à un ou quelques sujets - ainsi au V<sup>e</sup> millénaire les grands tumulus néolithiques de la région de Carnac ou les tumuli des «princes» du Bronze ancien du Wessex, de Saxe ou d'Armorique -, il n'en va pas de même lorsque les sociétés ont recours à des tombes-réceptacles de plus ou moins nombreux destinataires. Comment alors déceler la hiérarchie à partir de cellules mortuaires dans lesquelles s'entremêlent de nombreux squelettes? Et d'abord cette hiérarchie existait-elle, plusieurs auteurs en doutant et considérant par exemple le Chalcolithique comme une phase de tassement «démocratique». Je pense personnellement que les dénivelés sociaux existaient bel et bien et j'ai tenté de déceler, de l'Adriatique au Sud ibérique, quels marqueurs archéologiques pouvaient signer, à l'intérieur de ces caveaux funéraires, les dominants à partir d'objets spécifiques et même si la collectivisation des dépouilles avait réduit ces privilégiés à une forme d'anonymat. En Andalousie, certaines de ces élites furent même les commanditaires d'un trafic d'ivoire asiatique qui prenait naissance à l'extrémité orientale de la Méditerranée pour aboutir à Gibraltar.

Bien évidemment, dans la foulée de ces cultures du Néolithique final, je me suis intéressé à la question du campaniforme. Soudain, vers 2500 avant notre ère, tout change d'échelle, les frontières craquent. L'idéologie individualiste qui encadre la diffusion de ce gobelet au décor si particulier crée une sorte de *Koiné* jusque-là jamais observée à l'échelle du continent. Dans le même temps, cette internationalisation sonne le glas des belles cultures autochtones du Chalcolithique, entraîne leur plus ou moins rapide déconstruction en remettant en cause leur système de valeurs.

Plus largement, ce sont précisément, à l'échelle de la Méditerranée entière, ces phénomènes d'ascension et de déprise, ces montées en puissance et ces creux de vague qui peuvent être lus en macro-analyse, qui autorisent à esquisser les grandes lignes d'une géo-histoire envisagée sur quelques millénaires. Ces lames de fond, ces larges flexures braudéliennes m'ont toujours fasciné et c'est à l'échelle de la Méditerranée protohistorique qu'on peut tenter de les saisir dans le temps long, comme s'il existait une sorte de destin global de la Mer intérieure. Tâchons d'observer de plus près ces grands mouvements pendulaires.

Entre 3000 et 2500 avant l'ère, nous sommes

dans un moment d'apogée, de haute conjoncture autour de sites emblématiques: Egypte des premières dynasties et de l'Ancien Europe, cités palestiniennes, royaume d'Ebla, deuxième ville de Troie, réseaux maritimes cycladiques, temples de Malte, cultures chalcolithiques de la Sicile à Valencia, sites andalous surdimensionnés, rayonnement de l'Age du Cuivre portugais.

Lors du demi-millénaire suivant (2500-2000 BC), les choses se gâtent: déstructurations, tensions, repliements; décomposition du pouvoir central en Egypte, disparition d'Ebla, destruction des cités anatoliennes et levantines, fin de «l'esprit international» en Egée, abandon des temples de Malte, déclin des cultures chalcolithiques d'Occident face à la montée des individualismes qu'incarne l'idéologie campaniforme.

Une phase d'ascension marquera la période 2000-1500 BC: reprise du développement urbain en Syrie-Palestine, montée en puissance de l'Empire hittite, floraisons crétoises, émergence d'une aristocratie locale en Péloponnèse avec les richesses des tombes cercles A et B de Mycènes, nouveaux épanouissement occidentaux parmi lesquels Castelluccio, Polada, El Argar.

C'est entre 1500 et 1200 BC que la Méditerranée atteint un acmé. A l'Est, dans un contexte désormais urbanisé, un commerce (qui n'empêche pas quelques frictions) unit certains pôles majeurs: Nouvel Empire égyptien, Empire hittite, royaumes mycéniens. A l'Ouest où on ne connaît encore ni l'écriture, ni ville, ni Etat, un monde de villages secrète des cultures originales: Nouraghes de Sardaigne, Terramares de la plaine du Pô, Motillas et zénith argarique de l'Espagne sud-orientale. Cette période de trois siècles ressemble déjà beaucoup à ce que Braudel appelait une «économie-monde» avec un centre moteur, l'Orient des Palais, et des périphéries qui, tout en conservant leur spécificité, s'intégraient à des degrés divers dans la mouvance de ce dynamisme est-méditerranéen.

Nouvelle crise vers -1200 et qui va affecter l'ensemble de la Méditerranée: déclin égyptien, chute de l'Empire hittite, disparition des royaumes mycéniens et, en Occident, des cultures du Bronze moyen-récent.

Lors des siècles obscurs qui suivront, chypriotes et levantins vont s'affirmer comme les agents du commerce méditerranéen, tandis que les cultures centro-européennes qui pratiquent l'incinération ne cesseront de s'étendre vers le Sud, jusqu'aux portes de la Méditerranée.

Ces quelques exemples, trop rapides, montrent comment la mer, dans son ensemble, se prête, à des visions globales qui transcendent les particularismes pourtant bien réels. Sans le secours des textes, l'archéologie peut dès lors esquisser une véritable géo-histoire.

Alors, me direz-vous, et le Portugal dans tout ça? Qu'a-t-il apporté à ma réflexion? Tout a commencé en fait lorsque, dans les années cinquante du siècle passé, j'étais un modeste étudiant de Toulouse, la patrie d'Emile Cartailhac. Alors, bien entendu, j'avais parcouru son ouvrage «Les âges préhistoriques de l'Espagne au Portugal» de même que le livre de Nils Aberg «La civilisation énéolithique dans la péninsule Ibérique» publié en 1921 à Uppsala. Et puis, chez un bouquiniste, j'avais acquis l'ouvrage de Vergilio Correia «El Neolitico de Pavia», publié, cette même année 1921 à Madrid et qui me donna une première idée de la richesse mégalithique de l'Alentejo. Quelques années après, jeune chercheur au CNRS, je décidais d'établir des relations avec le Colonel Afonso do Paço qui fouillait le site éponyme de Vila Nova de Sao Pedro. Il m'adressait régulièrement ses publications et notamment sa monographie des grottes d'Alapraia. Mon premier contact avec cette terre eut lieu à l'automne 1969 et j'ai gardé de cette visite un souvenir enthousiaste. A Porto, j'ai travaillé au Musée ethnographique et à l'Institut Mendes-Correa de la Faculté des Sciences. J'ai pu y voir les séries anthropologiques des concheiros de Muge dont l'abbé Jean Roche avait repris l'étude mais aussi les mobiliers des dolmens de Crato. A Guimaraes, j'ai dessiné tant et plus au Musée et à l'Institut Martins-Sarmento des céramiques, à la position chronologique alors incertaine, du site de Penha. Je ne négligeai ensuite aucun musée: Aveiro, Coimbra, Figueira da Foz, Alcobaça, Santarém. C'est évidemment à Lisbonne que m'attendaient les matériaux les plus abondants: aux Services Géologiques, à la Société des Archéologues Portugais et évidemment à Belem. Mais ce sont les rencontres humaines qui furent les plus exaltantes. Le Professeur Fernando de Almeida, alors Directeur du Musée Archéologique National et Président de la Société des Archéologues Portugais, m'accueillit avec bienveillance, me fit membre correspondant de cette compagnie et m'invita même à publier dans la revue «Arqueologia e Historia». Je rencontrai aussi Georges Zbyszewski, qui était un peu le correspondant portugais de l'abbé Breuil, Leonel Ribeiro, Manuel Farinha dos Santos mais surtout Octávio da Veiga

Ferreira qui allait devenir mon cicérone. Ensemble nous sommes allés à Vila Nova de Sao Pedro, à Zambujal, à Torres Vedras, à Alapraia. J'ai terminé mon périple par la visite de plusieurs mégalithes de l'Alentejo et notamment l'incontournable Anta Grande do Zambujeiro. Dès mon retour, je rédigeai un article sur le Néolithique ancien au Portugal qui parut l'année suivante, en 1970, dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française. J'y déterminai deux phases: l'une, ancienne, caractérisée par la céramique cardiale, l'autre épi-cardiale que je baptisais, faute de mieux, horizon de Furninha, bien que ce site, qui recelait des vestiges de cette époque, ait pu contenir aussi des documents plus récents.

Ce premier contact avec les personnes qui faisaient alors la Préhistoire du Portugal fut, dans les années qui suivirent, complété par d'autres déplacements qui me mirent en contact avec une plus jeune génération de chercheurs: à Porto avec Susana Jorge, qui avait entrepris une thèse sur le Néolithique récent –final, avec Vitor Jorge qui s'était attaché à la typo-chronologie du mégalithisme, à Sétubal avec Joaquina Soares et Carlos Tavares, infatigables fouilleurs et concepteurs du Néo-Chalcolithique, avec Joao Zilhão, intéressé par les rythmes de la Néolithisation. Plus récemment avec João Cardoso, «l'homme de Leceia», rencontré lors du Colloque Riva del Garda, avec Manuel Calado, Mariana Diniz, Ana Catarina Sousa, Maria de Jesus Sanches, Rui Parreira, Rosa Cruz, le regretté Rui Boaventura. Et ces tout derniers jours: Carlos Fabião, Luis Raposo, António Carvalho, António Valera, António-Faustinho Carvalho.

Evidemment, je fais une mention spéciale à Luis Osterbeek qui, pendant plus de dix ans, a été l'actif secrétaire général de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, mis sur pied le congrès de 2006 à Lisbonne, mené une politique de développement de l'Union qui mérite reconnaissance et dont la dernière grande manifestation fut le récent Congrès de Paris, mis sur pied par François Djindjian, aujourd'hui président de l'UISPP.

Mais, vous vous en doutez, en ces lieux, je vais accorder une mention spéciale à Victor Gonçalves. Il était, au début des années soixante-dix, jeune assistant à la Faculté des Lettres de Lisbonne. J'étais moi-même directeur de recherche au CNRS, professeur à l'EHESS et j'avais fondé à Toulouse le Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales. Victor vint me voir dans mon laboratoire et me demanda si je voulais bien accepter de diriger sa thèse de doctorat sur le mégalithisme

et les débuts de la métallurgie en Haut-Algarve oriental. Le sujet me plut, l'enthousiasme du candidat également: j'acceptai. S'ensuivit une convention de recherche entre le Centre d'Histoire de l'Université de Lisbonne et notre institution toulousaine. Se succédèrent ainsi plusieurs voyages au Portugal au cours desquels je m'informai sur la progression des recherches et visitai des sites en cours d'exploitation: je n'ai pas oublié cette visite à Santa Justa, sorte de ferme fortifiée chalcolithique. J'ai aussi gardé le souvenir de cette soutenance de thèse en 1989 et qui permit à Victor de devenir professeur et d'animer avec le dynamisme et le succès que l'on sait, le Centre d'Archéologie (UNIARQ) qu'il avait créé et dont le rythme des publications témoigne. Depuis des années, je reçois ainsi de superbes et volumineux ouvrages, monographies ou actes de colloques, dont le poids fait ployer les rayons de ma bibliothèque. Merci, cher Victor, pour ce long compagnonnage amical.

La Préhistoire récente du Portugal est un jeu cyclique, rythmique, d'influences tantôt méditerranéennes et tantôt atlantiques. Cette terre se néolithise sous l'effet d'influx orientaux, dont le cycle cardial est la manifestation la plus occidentale. Mais à compter du V<sup>e</sup> millénaire, avec l'émergence du dolménisme dont le Portugal est un espace privilégié, la personnalité atlantique s'affirme, le pays étant l'un de ces pôles qui avec la Galice, le Centre-ouest de la France, la Bretagne, le Danemark constituent autant de phares mégalithiques qui éclairent la Préhistoire occidentale. Avec le Néolithique finissant et l'Age du Cuivre, c'est la sphère méditerranéenne qui semble reprendre en partie le dessus: les tholos qui s'épanouissent d'Almeria à la baie de Lisbonne, les sépultures hypogéiques, les contacts qui apportent l'ivoire d'Afrique et d'Asie, font alors du sud de la Péninsule Ibérique un foyer créateur tout particulier, générateur de sites surdimensionnés, de petites citadelles fortifiées, d'un ensemble culturel qui s'insère dans les grandes cultures chalcolithiques qui s'égrènent en Méditerranée de l'Ouest, de Malte jusqu'aux rivages portugais. L'Âge du Bronze verra un retour en force des influences atlantiques avec l'écllosion d'ateliers métallurgiques de haches à talon ou à douille caractéristiques des rivages océaniques. Importation chypriotes et surtout expansion phénicienne feront à nouveau regarder vers la Méditerranée.

Je dois conclure et prendre pour cela quelque hauteur, m'interroger sur la signification de cette

révolution néolithique à laquelle j'ai consacré ma vie professionnelle. Je l'interprète comme un message: en domestiquant plantes et animaux, les humains se libéraient d'une nature contraignante, s'octroyaient une sécurité alimentaire, se dotaient au fil du temps, de perfectionnements techniques qui les affranchissaient des pesanteurs de l'environnement et de la pénibilité du travail. La porte était désormais ouverte pour nourrir décemment un plus grand nombre de bouches. L'agriculture autorisait des surplus, permettait à certains d'exprimer à plein temps leur compétence artisanale ou intellectuelle hors des travaux des champs. En un mot, un

message d'espoir. Cela ne dura pas car cette notion, impliquant le partage, fut rapidement étouffée par des comportements de domination: inégalités, statuts héréditaires, ascension de privilégiés, appât de profits, stratégies économiques pour vivre aux dépens des plus faibles, asservissement de la nature jusqu'au déraisonnable. Nous payons aujourd'hui le prix de ces dérives. Le message du Néolithique a été dévoyé. Pussions-nous retrouver, à travers plus de mesure et d'altruisme, le chemin de la sagesse, cette qualité par laquelle notre espèce plait à se désigner: Sapiens.



**DISCURSO PROFERIDO POR OCASIÃO DA  
CONCESSÃO DO DOUTORAMENTO *HONORIS  
CAUSA* PELA UNIVERSIDADE DE LISBOA**

JEAN GUILAINE

Magnífico Reitor,

Senhor Director da Faculdade de Letras,

Senhora Presidente do Conselho Geral da  
Universidade de Lisboa,

Senhor Professor Victor Gonçalves,

Senhor Representante da Embaixada de  
França,

Senhor Representante do Município de Oeiras,

Senhor Director do Museu Nacional de  
Arqueologia, em representação da Direcção Geral do  
Património Cultural,

Senhor Presidente da Associação dos  
Arqueólogos Portugueses,

Senhor Director do Museu dos Serviços  
Geológicos,

Senhor Representante da União Internacional  
das Ciências Pré-Históricas e Proto-Históricas,

Senhores Professores da Universidade  
de Lisboa e de outras universidades ibéricas ou  
estrangeiras,

Senhoras e Senhores Funcionários da  
Universidade de Lisboa,

Caros/Caras Estudantes,

Minhas Senhoras e Meus Senhores,

Gostaria, antes de mais, de exprimir o meu reconhecimento às autoridades da Universidade de Lisboa pela honra que me concederam. A minha gratidão dirige-se, mais especificamente, a todos os obreiros desta iniciativa que me permitiu ser hoje reconhecido como um dos pares desta nobre instituição. Sinto-me particularmente sensibilizado com esta homenagem, tanto mais que esta

universidade é emblemática de uma cidade – e esta de um país – que foi pioneira na arqueologia pré-histórica e proto-histórica, disciplina à qual dediquei, tão bem quanto pude, a minha vida profissional.

Na segunda metade do século XIX, quando a pré-história se construía e resolveu institucionalizar-se, dez metrópoles europeias responderam positivamente para forçar o destino, para imporem – e por vezes com dificuldade, devido a resistências ideológicas de todo o tipo – uma história sobre as nossas origens, em ruptura com as visões tradicionais tornadas obsoletas pelos achados cada vez mais numerosos. Lisboa foi uma delas: em 1880 acolheu o Congresso Internacional de Antropologia e Arqueologia Pré-histórica, posicionando-se ao lado de Neuchâtel, Paris, Londres, Copenhaga, Bruxelas, Estocolmo, Budapeste e Moscovo, num internacionalismo militante propiciador de uma disciplina que transmitia uma nova mensagem intelectual. E foi também Lisboa que, 126 anos depois destes tempos pioneiros, recebeu de novo o 15º Congresso da União Internacional de Ciências Pré-históricas e Proto-históricas: em 2006, os melhores do mundo arqueológico reuniram-se dentro destas paredes, num fórum admiravelmente organizado pela comunidade portuguesa de pré-historiadores.

1880-2006: eis o tempo que foi necessário para, gradualmente e segundo o ritmo próprio de cada país, tomar consciência da importância de preservar um património deveras antigo, estabelecer estruturas científicas para assegurar a necessária e permanente superação da documentação, favorecer o questionamento de conhecimentos e conceitos e garantir a renovação de um ensino universitário destinado a transmitir um saber em perpétuo devir.

Ambição de uma disciplina que pretende explorar a história do Homem desde as suas origens mais longínquas, entendidas como africanas, até ao instante em que os nossos semelhantes se equiparam com um meio de comunicação à época revolucionário – a escrita –, esta ambição é gigantesca pois abrange cerca de 98% da longuíssima existência da nossa espécie. Pouco depois, e com grande felicidade, surgiram especialidades no seu seio. Como observou o Professor Gonçalves, escolhi o Neolítico – e a época a que chamamos, de maneira (demasiado) tradicional, “Idades dos Metais” – como centro das minhas investigações. Não pensem que tudo foi simples: num país que se orgulha de ter sido um dos berços da Pré-história, a França, a disciplina desde cedo favoreceu a questão das origens do homem e

das suas indústrias e, mais tarde, com a descoberta da arte do quaternário, o estudo do Paleolítico superior. O Neolítico foi menorizado durante muito tempo. Anexado à Pré-história e concebido, juntamente com a Idade do Bronze, como a sua derradeira etapa, foi durante muito tempo um epifenómeno na escala de valores, um período de menor interesse na questão da introdução do factor humano numa evolução que, naquele tempo, obedecia apenas às leis naturais. Embora a persistência no Neolítico dos objectos de pedra, bastião das sociedades líticas, parecesse inscrever-se numa linha de continuidade dos caçadores, a verdade é que estes instrumentos, na esfera das primeiras sociedades camponesas, já não tinham objectivos idênticos.

Tratava-se, portanto, de um erro conceptual. O Neolítico não é um fim, o fim da pré-história, mas um começo, a aurora de um mundo novo, a base das civilizações históricas que se seguiriam. A relação com o ambiente deixou de ser a mesma. Com as mutações que o homem passa então a impor-lhe, artificializando-a, a paisagem torna-se uma construção social. A partir de então, as perspectivas económicas, as organizações em comunidades e os sistemas de valores passam a existir sobre bases inteiramente diferentes. O Neolítico situa-se já no princípio da História, pelo menos daquela a que os historiadores chamam História rural. E é por essa razão que, quando examino com algum distanciamento a trajectória da humanidade, tenho tendência a identificar uma periodização que pouco tem a ver com as classificações habituais. Para mim, a única verdadeira Pré-história é a dos caçadores-recolectores do Paleolítico e Mesolítico. A partir do momento em que surgem a agricultura, as aldeias e a metalurgia do cobre, do bronze e do ferro, estamos noutra etapa da história humana, com a longa duração de alguns milénios, à qual poderemos chamar "Proto-história". Inicia-se uma terceira etapa a partir do momento em que se constituem a aldeia, a escrita, o estado e os impérios. Existem, é verdade, sobreposições entre estes longos períodos de tempo, em função da época e do lugar, mas essas sobreposições provêm, no meu entender, de uma lógica global que as cesuras institucionais têm por vezes dificuldade em integrar.

Feitas estas considerações globais, tentei abordar o estudo da transição Mesolítico/ Neolítico à escala mediterrânica e, sobretudo, sem nunca me separar do trabalho de campo. Não fui um arqueólogo "distante do terreno", mas quis, na medida do possível, confrontar as teorias que tinha na minha cabeça com as realidades da escavação, com os seus dados, com

as suas ambiguidades. Nunca podemos esquecer que o sítio ideal não existe. Encontramo-nos apenas perante sítios arqueológicos, fortemente perturbados por uma tafonomia permanente, e que não cessam de nos confrontar, de nos desafiar, de nos armar emboscadas, de criar logros que nos seduzem para melhor nos enganarem, deixando-nos acreditar que vão, finalmente, dar-nos a solução para um problema discutido com paixão. No princípio, deixamo-nos envolver no jogo. Depois, descobrimos os limites, as imperfeições do sítio no qual tanto investimos – em sonhos conceptuais e em suor físico. Face aos seus sítios, o arqueólogo é apanhado na armadilha das suas próprias contradições. Por um lado, ele quer fazê-los falar mais do que podem, quer elevá-los ao estatuto de localidades de grande importância – por que não epónimos? – sítios doravante incontornáveis para responder a determinada questão. Por outro lado, o estaleiro leva-o a ser mais modesto, inculca-lhe dúvidas, lembra-lhe que não é tão satisfatório como antes parecia – em suma, compraz-se em torturá-lo e em roubar-lhe as ilusões. Numa só palavra, o arqueólogo não é senão um historiador em choque constante com a crítica das suas próprias fontes.

Assim sendo, e bem ciente da relatividade da documentação que me ofereciam as minhas investigações, percorri terreno, muito terreno, e nele encontrei grandes satisfações, mantendo sempre sobre estas tentativas pessoais um olhar de suspeição – dito de outra maneira, uma vigilância honesta.

Como é evidente, comecei as minhas experiências em paragens que me eram familiares, ou próximas: o meu Languedoc natal, os Pirinéus franceses, Andorra e a Catalunha. Em seguida, quis confrontar a cultura cardial do mediterrâneo ocidental com as culturas itálicas, a *cerâmica impressa*, e, durante cerca de quinze anos, trabalhei em dois sítios no sudoeste de Itália, onde os primeiros agricultores se implantaram inicialmente na longa península. Ora estes paleo-camponeses vieram do Oriente, atravessando o canal de Otranto, e, por isso, participei num programa de investigação sobre o sítio grego de Sidari, na ilha de Corfu. No entanto, para ser perfeitamente lógico, precisaria de trabalhar mesmo no centro destes sítios, nos quais se havia desenrolado aquilo a que chamamos, desde Childe, e antes dele, desde Cartailhac, a "Evolução do Neolítico". Foi em Chipre que posei as malas durante um quarto de século. Ainda bem que o fiz porque a ilha, em contacto directo com o continente pouco distante, acolhia de imediato todas as pulsões da neolitização em curso, reflectindo-as de forma

instantânea. Melhor ainda: uma vez que era, nessas épocas, receptáculo permanente dos avanços que se desenrolavam nas terras vizinhas, e a própria ilha não tinha cereais nem animais para domesticar, ela é um fabuloso espelho da evolução gradual que, partindo dos últimos tempos epipaleolíticos, conduz insensivelmente à comunidade plenamente agrícolas, tudo se passando entre o 10º e o 8º milénio a.C. E foi assim que, com a minha equipa, consegui não só envelhecer em 2000 anos a neolitização da ilha, mas também, graças às buscas nas localidades de Klimonas e Shillourokambos, analisar as etapas de instalação do Neolítico pré-cerâmico do Próximo Oriente, entre -9000 e -7000, ou seja, o período a que Kathleen Kenyon havia atribuído a definição de PPNA e PPNB em Jericó. Ao longo da minha carreira, fiz portanto o percurso inverso dos colonos neolíticos que avançavam rumo à conquista do Ocidente: partindo do grande arco do mediterrâneo ocidental, conquistei o Oriente cipriota através das etapas italiana e grega.

Em cada etapa, tive o cuidado de não me fechar num modelo de sítio que pudesse dar-me qualquer ideia enganadora das realidades ecológicas. Trabalhei em grutas, abrigos, sítios “de ar livre”, sítios próximos do mar, em colinas, em meia-encosta e no topo de montanhas, esforçando-me por perscrutar, por meio de uma tal declinação, a maneira como os paleo-agricultores tiravam partido, de forma oportunista, dos biótopos variados nos quais investiam, do litoral até às grandes altitudes.

Não dediquei os meus esforços apenas ao Neolítico antigo. Após os trabalhos no Sul de França, enriqueci a nomenclatura definindo vários grupos culturais: o epicardial languedocense, o Juberriense, o Montbolo, o Bizience, o Verazience, que enriqueceram a problemática do Neolítico em ambas vertentes dos Pirenéus. Ignoro o que o futuro fará a estes termos. Pelo menos terão emprestado alguma coisa de dinâmico ao desenvolvimento historiográfico da disciplina. Os meus centros de interesse no terreno abrangeram, portanto, praticamente todas as fases do Neolítico com as estratigrafias da gruta Gazel e do abrigo de Font Juvénal, mas também os grandes monumentos megalíticos de Saint Eugène, de Pépieux, o dólmen mais comprido do Sul de França, e também os incontornáveis hipogeus de Arles, com destaque para a incrível “Gruta das Fadas”, uma cavidade artificial única em todo o mundo mediterrânico, devido à sua arquitectura. Outras experiências conduziram-me à Sicília, onde pude retomar a problemática do

campaniforme: até então, o papel desempenhado pela ilha nesta matéria fora subestimado. No sul de Itália, pude investigar Trasano II, uma aldeia Laterza da segunda metade do 3º milénio, matizada de influências da cultura Cetina, então florescente no Adriático – nas fronteiras entre o Bronze antigo do Egeu, a leste, e o mundo campaniforme, a ocidente.

E também me interessei pelo 2º e 1º milénios, ao elaborar a minha tese sobre a Idade do Bronze, mas sobretudo ao publicar, como responsável por uma equipa de especialistas, os famosos depósitos launacienses, uma espécie de amálgama de objectos em bronze enterrados entre os Pirenéus e o Ródano, nos séculos VI e VII a.C.: peças que haviam sido recuperadas por toda a Gália antes de, em alguns casos, serem transferidas para determinados santuários helénicos da Sicília ou mesmo da Grécia. Belo exemplo das vastas redes de circulação que caracterizavam nessa época as navegações no Mediterrâneo arcaico e dos objectos que alimentavam esses circuitos.

Estes diversos investimentos, que me fizeram combinar várias grandes problemáticas datadas do Xº milénio (a pré-cerâmica de Chipre, ou o Aziliense de Balma Margineda, em Andorra) até à fundação das colónias gregas no Ocidente, como Marselha e Ampúrias, não me desviaram ainda assim das questões mais teóricas. Permitam-me evocar algumas.

Para começar, os ritmos da própria dispersão das primeiras comunidades camponesas através do continente europeu. Baseando-me nas sequências do radiocarbono e nas alterações culturais que balizam a progressão do Neolítico, propus, contrariando o modelo de propagação regular avançado por Luca Cavalli Sforza e Albert Ammerman, um sistema de difusão “arrítmico”, com fases sucessivas de expansão rápida, de pulsão, seguidas de paragens, pausas durante as quais se elaboraram novas entidades culturais. Observamos igualmente suspensões desta progressão na Anatólia, no curso médio do Danúbio, no limiar da grande planície setentrional do continente, e no Adriático inferior. As razões explicativas destas pausas poderão ser diversas: ambientais, climáticas, sociais, ideológicas ou outras. A ocupação do espaço pelos produtores respondeu certamente a mecanismos complexos e não a expansões “oleadas” pelo jogo equilibrado e combinado dos factores em marcha. Causas múltiplas poderão ter interrompido a difusão, constringendo-a periodicamente a reformular-se. Um dos epifenómenos desta investigação foi

a rejeição do Neolítico cardial do Mediterrâneo ocidental, há muito considerado como vector da neolitização ocidental, para o plano de manifestação secundária, sendo os verdadeiros pioneiros os migrantes de *cerâmica impressa* de estirpe itálica que teriam precedido em três a quatro séculos esse Neolítico cardial.

A guerra foi outro dos meus centros de interesse. Não por gostar de confrontos, mas pela preocupação de não idealizar, nem mitificar, as sociedades antigas – excessivamente interpretadas à luz das ideias de Rousseau. Em primeiro lugar, tratava-se de desconstruir a Idade de Ouro dos tempos imemoriais e a ideia de que os conflitos só começaram a partir do Neolítico, criador de riquezas e excedentes. Diversos exemplos no Sudão, no Quênia, ou no Mesolítico europeu, mostraram que os caçadores combatiam entre si e que os objectivos materiais não foram as causas sistemáticas dos confrontos: os constrangimentos ambientais, demográficos, sociais e psicológicos também desempenharam o seu papel. É verdade que a situação não melhorou com o Neolítico e que os vários massacres conhecidos na época Neolítica da cerâmica de bandas demonstraram que os confrontos poderiam sobrevir no seio de uma mesma cultura arqueológica, entidade conceptual que, de facto, abrange populações de origens diferentes e potencialmente concorrentes.

Isto fez com que, naturalmente, me debruçasse sobre as origens do guerreiro e, mais particularmente, sobre aquilo a que chamei “proto-guerreiro do Ocidente” – como nos surge apresentado nas estátuas-menires masculinas, com as suas armas (arco, flecha, machado, punhal), nas quais podemos identificar várias escolas desde a Crimeia até à Península Ibérica. Ora se, no período do 4º e do 3º milénio, os primeiros exércitos já se defrontavam nos campos de batalha da Mesopotâmia, não existiam ainda no Ocidente guerreiros a tempo inteiro: eles só apareceriam na Europa Ocidental em finais da Idade do Bronze, ou na Primeira Idade do Ferro. A discussão ainda está em aberto. No entanto, as estátuas-menires, mas também os túmulos masculinos das culturas calcolíticas europeias, mostram-nos que a ideologia guerreira já estava bem presente, emergindo cerca de dois milénios antes do profissional da guerra. A ideia precedeu, portanto, em muito o estatuto, e a arma identificou-se bastante cedo com o indivíduo do sexo masculino, com as elites, com o guerreiro potencial, ainda que durante muito tempo este fosse apenas um beligerante ocasional.

Isto conduz-nos ao tema do domínio. E este constitui motivo de grande entusiasmo para a arqueologia, tanto mais que, a partir do 4º e 3º milénio, a prática mais ou menos generalizada no Mediterrâneo ocidental da tumulação colectiva (hipogeus, megálitos, grutas naturais) torna particularmente delicada a leitura da diferença social. Se a hierarquia fica bem evidenciada na morte quando as comunidades edificam túmulos de grande envergadura, com a mobilização de um elevado número de indivíduos para os construir, sendo eles destinados a um único sujeito (ou poucos sujeitos) – por exemplo, no 4º milénio, os grandes túmulos neolíticos da região de Carnac, ou dos “príncipes” do Bronze antigo no Wessex, na Saxónia ou na Armórica – o mesmo não se pode dizer quando as sociedades recorrem a túmulos-receptáculos para destinatários mais ou menos numerosos. Como podemos então discernir a hierarquia em células mortuárias onde se misturam numerosos esqueletos? E, para começar, muitos autores duvidam mesmo que essa hierarquia existisse, considerando por exemplo o Calcolítico como fase de enfraquecimento “democrático”. Na minha opinião, existiam já fortes desníveis sociais e eu tentei discernir, do Adriático ao sul da Península Ibérica, quais os marcadores arqueológicos que poderiam indicar, no interior destes monumentos funerários, indivíduos de classes dominantes a partir de objectos específicos – e mesmo se a colectivação dos restos mortais teria reduzido esses privilegiados a um certo anonimato. Na Andaluzia, algumas destas elites foram mesmo comanditárias de um comércio de marfim asiático que nasceu na extremidade oriental do Mediterrâneo para chegar até Gibraltar.

Como é evidente, na sequência destas culturas do Neolítico final, interessei-me pela questão do Campaniforme. De súbito, por volta de 2500 a.C., tudo muda de escala e as fronteiras desfazem-se. A ideologia individualista que enquadrou a difusão deste vaso com uma decoração tão particular criou uma espécie de *Koiné* nunca antes observada à escala do continente. Ao mesmo tempo, esta internacionalização veio arruinar as belas culturas autóctones do Calcolítico, desencadeando a sua desconstrução mais ou menos rápida e pondo em causa o seu sistema de valores.

Mais geralmente, à escala de todo o Mediterrâneo, são precisamente estes fenómenos de ascensão e de desaceleração, estas subidas poderosas seguidas destes vazios passíveis de leitura em macro-análise, que permitem esboçar os contornos gerais de uma geo-história interpretada à

escala de alguns milénios. Sempre me senti fascinado por estas correntes de fundo, estas grandes vagas braudelianas e é à escala do Mediterrâneo proto-histórico que podemos tentar captá-las na longa duração, como se existisse uma espécie de destino global do Mar interior. Tentemos observar mais de perto estes grandes movimentos pendulares.

Entre 3000 e 2500 a.C. encontramos-nos numa fase de apogeu, de conjuntura alta em torno de sítios emblemáticos: o Egipto das primeiras dinastias, a Europa Antiga, as cidades palestinianas, o reino de Ebla, a segunda cidade de Tróia, as redes marítimas das Cíclades, os templos de Malta, culturas calcolíticas – desde a Sicília a Valência –, sítios sobredimensionados na Andaluzia e florescimento da Idade do Cobre portuguesa.

Durante o meio milénio seguinte (2500-2000 a.C.), as coisas correm mal: desestruturas, tensões, retracções; decomposição do poder central no Egipto, desaparecimento de Ebla, destruição das cidades anatólicas e levantinas, fim do “espírito internacional” no Egeu, abandono dos templos de Malta, declínio das culturas calcolíticas do Ocidente face ao aumento dos individualismos que encarnam a ideologia campaniforme.

Uma fase de ascensão marcou o período de 2000-1500 a.C.: retoma do desenvolvimento urbano na Síria-Palestina, crescimento do poder do Império Hitita, florescimentos cretenses, surgimento de uma aristocracia local no Peloponeso, com as riquezas dos túmulos circulares A e B de Micenas, e novos florescimentos ocidentais – incluindo Castelluccio, Polada, El Argar.

Entre 1500 e 1200 a.C., o Mediterrâneo atingiu o seu auge. A oriente, num contexto já urbanizado, o comércio (não impeditivo de algumas fricções) unia certos pólos importantes: o Império Novo egípcio, o Império Hitita e os reinos micénicos. A ocidente, onde ainda não se conhecia a escrita, nem as aldeias, nem o Estado, um mundo de cidades segrega culturas originais: Nurágicos, na Sardenha; Terramares da planície do Pó, Motillas e o apogeu de El Argar, no sudeste de Espanha. Este período de três séculos já se parece bastante com aquilo a que Braudel chamou uma “economia mundial”, com um centro motor, o Oriente dos Palácios, e as periferias que, embora conservando a sua especificidade, se integram, em diferentes graus, no movimento deste dinamismo do Mediterrâneo oriental.

Uma nova crise, por volta de 1200 a.C., veio afectar todo o Mediterrâneo: declínio egípcio, queda do império hitita, desaparecimento dos reinos

micénicos e, no Ocidente, das culturas do Bronze médio-recente.

No decurso dos séculos obscuros que se seguiram, cipriotas e levantinos afirmaram-se como agentes do comércio mediterrânico, ao mesmo tempo que as culturas do centro da Europa, praticantes da cremação, se expandiram incessantemente para sul, até às portas do Mediterrâneo.

Estes poucos exemplos, demasiado rápidos, mostram como o mar, no seu conjunto, se presta a visões globais que transcendem os particularismos, ainda que bastante reais. Sem a ajuda de textos, a arqueologia pode, a partir de então, esboçar uma autêntica geo-história.

Então, podem os presentes perguntar-me, qual o papel de Portugal no meio de tudo isto? Qual o seu contributo para a minha reflexão? Tudo começou, de facto, na década de 1950, quando eu era um modesto estudante de Toulouse, a pátria de Emile Cartailhac. Como é evidente, eu lera a sua obra *Les âges préhistoriques de l’Espagne au Portugal*, bem como o livro de Nils Aberg *La civilisation énéolithique dans la péninsule Ibérique*, publicado em 1921 em Uppsala. Depois, num alfarrabista, adquirira a obra de Vergílio Correia *El Neolítico de Pavia*, publicada nesse mesmo ano, 1921, em Madrid, e que me deu uma primeira ideia da riqueza megalítica do Alentejo. Alguns anos mais tarde, enquanto jovem investigador do CNRS, decidi estabelecer relações com o Coronel Afonso do Paço, que então escavava o sítio epónimo de Vila Nova de São Pedro. Ele enviou-me com regularidade as suas publicações e, em particular, a sua monografia sobre as grutas de Alapraia. O meu primeiro contacto com este país teve lugar no Outono de 1969 e guardo recordações entusiásticas desta visita. No Porto, trabalhei no Museu Etnográfico e no Instituto Mendes-Correia da Faculdade de Ciências. Ali pude ver as séries antropológicas dos concheiros de Muge, cujo estudo fora retomado pelo abade Jean Roche, mas também os bens móveis dos dólmenes do Crato. Em Guimarães, pude desenhar muito, tanto no Museu como no Instituto Martins-Sarmento, as cerâmicas, de cronologia então ainda incerta, do sítio da Penha. Depois disso, não deixei de lado nenhum museu: Aveiro, Coimbra, Figueira da Foz, Alcobaça, Santarém. Em Lisboa, aguardavam-me evidentemente os materiais mais abundantes: nos Serviços Geológicos, na Associação dos Arqueólogos Portugueses e, como é óbvio, em Belém. No entanto, os encontros com pessoas foram os mais exaltantes. O professor Fernando de Almeida, então director

do Museu Nacional de Arqueologia e presidente da Associação dos Arqueólogos Portugueses, recebi-me calorosamente, tornou-me sócio-correspondente da Associação e convidou-me a publicar na revista *Arqueologia e História*. Também conheci Georges Zbyszewski (que era, um pouco, o correspondente português do abade Breuil), Leonel Ribeiro, Manuel Farinha dos Santos e, sobretudo, Octávio da Veiga Ferreira, que se tornou meu cicerone. Juntos, visitámos Vila Nova de São Pedro, Zambujal, Torres Vedras e Alapraia. Terminei o périplo visitando vários megálitos do Alentejo, com destaque para a incontornável Anta Grande do Zambujeiro. Após o meu regresso, redigi um artigo sobre o Neolítico antigo em Portugal, publicado no ano seguinte, 1970, no *Bulletin de la Société Préhistorique Française*. Nele determinei duas fases: uma, antiga, caracterizada pela cerâmica cardial; a outra epi-cardial, que baptizei, à falta de melhor nome, horizonte de Furninha – se bem que este sítio, contendo bastantes vestígios desta época, pudesse igualmente conter documentos mais recentes.

Este primeiro contacto com as pessoas que trabalhavam então a Pré-história de Portugal foi, nos anos seguintes, completado por outras deslocações que me puseram em contacto com uma geração mais jovem de investigadores: no Porto com Susana Jorge, que defendera uma tese sobre o Neolítico recente-final e com Vitor Jorge, que estava ligado à tipo-cronologia do megalitismo; em Sétubal com Joaquina Soares e Carlos Tavares, infatigáveis pesquisadores e conceptores do Neo-Calcolítico; com João Zilhão, interessado pelos ritmos da Neolitização. Mais recentemente com João Cardoso, “o homem de Leceia”, com quem me encontrei no Colóquio de Riva del Garda, com Manuel Calado, Mariana Diniz, Ana Catarina Sousa, Maria de Jesus Sanches, Rui Parreira, Rosa Cruz e o malogrado Rui Boaventura. E, nestes últimos dias, com Carlos Fabião, Luís Raposo, António Carvalho, António Valera, António Faustino Carvalho.

Como não poderia deixar de ser, faço uma referência especial a Luís Oosterbeek que, durante mais de dez anos, foi o activo secretário-geral da União Internacional de Ciências Pré-históricas e Proto-históricas, organizou o congresso de 2006 em Lisboa e conduziu na União uma política de desenvolvimento que merece ser reconhecida – e cuja última grande manifestação foi o recente Congresso de Paris, organizado por François Djindjian, hoje presidente da l’UISPP.

Mas, neste lugar, já a duvidariam por tardia, quero fazer referência especial a Victor Gonçalves. No

início da década de 1970, ele era um jovem assistente da Faculdade de Letras de Letras. Eu era director de investigação do CNRS, professor na EHESS e tinha fundado o Centre d’Anthropologie des Sociétés Rurales, em Toulouse. Victor veio visitar-me ao meu laboratório e perguntou-me se eu queria aceitar a orientação da sua tese de doutoramento sobre o Megalitismo no Alto Algarve oriental. O tema agradou-me e o entusiasmo do candidato também: aceitei. Seguiu-se um acordo de investigação entre o Centro de História da Universidade de Lisboa e a nossa instituição de Toulouse. Sucederam-se várias viagens a Portugal, durante as quais me informei sobre o avanço das investigações e visitei os sítios ainda em exploração: nunca me esqueci de uma visita a Santa Justa, uma espécie de quinta fortificada calcolítica. Também guardo recordações da apresentação pública da tese de Victor, em 1989, que lhe permitiu tornar-se professor e animar com o dinamismo e sucesso que conhecemos, o Centro de Arqueologia (UNIARQ), por si criado, e cujo ritmo de publicações nos testemunha. Há anos que recebo soberbas e volumosas obras, monografias ou actas de colóquios, cujo peso faz vergar as prateleiras da minha biblioteca. Obrigada, caro Victor, por este longo percurso de companheirismo e amizade.

A Pré-história recente de Portugal é um jogo cíclico, rítmico, de influências tanto mediterrânicas como atlânticas. Esta terra neolitizou-se sob o efeito do influxos orientais, cujo ciclo cardial é a manifestação mais ocidental. No entanto, a partir do 5<sup>a</sup> milénio, com o aparecimento do dolmenismo, do qual Portugal é um espaço privilegiado, a personalidade atlântica afirmou-se. Portugal, a Galiza, o centro-oeste de França, a Bretanha e a Dinamarca são os faróis megalíticos que iluminam a pré-história ocidental. Com o final do Neolítico e a Idade do Cobre, é a esfera mediterrânica que parece retomar o protagonismo: os tholos florescem entre Almeria e a baía de Lisboa, as sepulturas hipogeicas, os contactos que trazem o marfim de África e da Ásia, transformam então o sul da Península Ibérica num centro criador muito particular, gerador de sítios sobredimensionados, pequenas cidadelas fortificadas: um conjunto cultural inserido nas grandes culturas calcolíticas que se encadeiam no Mediterrâneo ocidental, de Malta até às costas portuguesas. A Idade do Bronze assistiu a um regresso em força das influências atlânticas, com a eclosão das oficinas metalúrgicas dos machados de talão e azelha, características das costas oceânicas. As importações cipriotas e, sobretudo, a expansão fenícia obrigarão a que se contemple, de novo, o

Mediterrâneo.

É tempo de concluir e, com algum distanciamento, de me interrogar sobre o significado desta Revolução Neolítica à qual consagrei a minha vida profissional. Interpretei-a como uma mensagem: ao domesticarem plantas e animais, os seres humanos libertaram-se de uma natureza constrangedora, adquiriram segurança alimentar, foram-se munindo, com o passar do tempo, de aperfeiçoamentos técnicos que aliviaram as agruras do ambiente e a penosidade do trabalho. A porta ficava assim doravante aberta para conseguirem alimentar decentemente um número maior de bocas. A agricultura gerava excedentes, dando a alguns a capacidade de exprimirem, a tempo inteiro, a sua

competência artesanal ou intelectual fora do trabalho dos campos. Numa palavra, uma mensagem de esperança. A situação não durou muito porque esta visão, implicando a partilha, foi rapidamente sufocada por comportamentos de domínio: desigualdades, estatutos hereditários, ascensão de privilegiados, desejo de lucros, estratégias económicas para viver à custa dos mais fracos, exploração da natureza até atingir o irrazoável. Pagamos hoje o preço destas derivas. A mensagem do Neolítico transviou-se. Possamos nós encontrar, através da moderação e do altruísmo, o caminho da sabedoria, essa qualidade que a nossa espécie gosta de usar para se descrever: Sapiens.

*Tradução por ESN Consulting Lda.*

# OPHIUSSA

## POLÍTICA EDITORIAL

A *Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa foi iniciada em 1996, tendo sido editado o volume 0. A partir do volume 1 (2017) é uma edição impressa e digital da UNIARQ – Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa.

O principal objectivo desta revista é a publicação e divulgação de trabalhos com manifesto interesse, qualidade e rigor científico sobre temas de Pré-História e Arqueologia, sobretudo do território europeu e da bacia do Mediterrâneo.

A *Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa publicará um volume anual. A partir de 2018, os artigos submetidos serão sujeitos a um processo de avaliação por parte de revisores externos (*peer review*). O período de submissão de trabalhos decorrerá sempre no primeiro trimestre e a edição ocorrerá no último trimestre de cada ano.

A revista divide-se em duas secções: artigos científicos e recensões bibliográficas. Excepcionalmente poderão ser aceites textos de carácter introdutório, no âmbito de homenagens ou divulgações específicas, que não serão submetidos à avaliação por pares. Isentas desta avaliação estão também as recensões bibliográficas.

Todas as submissões serão avaliadas, em primeira instância, pela Coordenação Editorial, no que respeita ao seu conteúdo formal e à sua adequação face à política editorial e às normas de edição da revista. Os trabalhos que cumprirem estes requisitos serão posteriormente submetidos a um processo de avaliação por pares cega / *blind peer review* (mínimo de dois revisores). O Conselho Científico, constituído pela direcção da UNIARQ e por investigadores externos, acompanhará o processo de edição.

Esta etapa será concretizada por investigadores externos qualificados, sendo os respectivos pareceres entregues num período não superior a três meses. Os revisores procederão à avaliação de forma objectiva, tendo em vista a qualidade do conteúdo da revista; as suas críticas, sugestões e comentários serão, na medida do possível, construtivos, respeitando as capacidades intelectuais do(s) autor(es). Após a recepção dos pareceres, o(s) autor(es) tem um prazo máximo de um mês para proceder às alterações oportunas e reenviar o trabalho.

A aceitação ou recusa de artigos terá como únicos factores de ponderação a sua originalidade e qualidade científica. O processo de revisão é confidencial, estando assegurado o anonimato dos avaliadores e dos autores dos trabalhos, neste último caso até à data da sua publicação.

Os trabalhos só serão aceites para publicação a partir do momento em que se conclua o processo da revisão por pares. Os textos que não forem aceites serão devolvidos aos seus autores. O conteúdo dos trabalhos é da inteira responsabilidade do(s) autor(es) e não expressa a posição ou opinião do Conselho Científico ou da Coordenação Editorial. A Revista *Ophiussa* segue as orientações estabelecidas pelo Committee on Publication Ethics (COPE, Comité de Ética em Publicações): <https://publicationethics.org/>

O processo editorial decorrerá de forma objectiva, imparcial e anónima. Erros ou problemas detetados após a publicação serão investigados e, se comprovados, haverá lugar à publicação de correções, retratações e/ou respostas. As colaborações submetidas para publicação devem ser inéditas. As propostas de artigo não podem incluir qualquer problema de falsificação ou de plágio. Para efeito de detecção de plágio será utilizada a plataforma URKUNDU.

As ilustrações que não sejam do(s) autor(es) devem indicar a sua procedência. O Conselho Científico e a Coordenação Editorial assumem que os autores solicitaram e receberam autorização para a reprodução dessas ilustrações, e, como tal, rejeitam a responsabilidade do uso não autorizado das ilustrações e das consequências legais por infracção de direitos de propriedade intelectual.

É assumido que todos os Autores fizeram uma contribuição relevante para a pesquisa reportada e concordam com o manuscrito submetido. Os Autores devem declarar de forma clara eventuais conflitos de interesse. As colaborações submetidas que, direta ou indiretamente, tiveram o apoio económico de terceiros, devem claramente declarar essas fontes de financiamento.

Os textos propostos para publicação devem ser inéditos e não deverão ter sido submetidos a qualquer outra revista ou edição electrónica. Aceitam-se trabalhos redigidos em português, inglês, espanhol, italiano e francês.

Esta edição disponibiliza de imediato e gratuitamente a totalidade dos seus conteúdos, em acesso aberto, de forma a promover, globalmente, a circulação e intercâmbio dos resultados da investigação científica e do conhecimento.

A publicação de textos na *Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa não implica o pagamento de qualquer taxa nem dá direito a qualquer remuneração económica.

Esta publicação dispõe de uma versão impressa, a preto e branco, com uma tiragem limitada, que será distribuída gratuitamente pelas bibliotecas e instituições mais relevantes internacionalmente, e intercambiada com publicações periódicas da mesma especialidade, que serão integradas na Biblioteca da Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa. Conta, paralelamente, com uma versão digital, a cores, disponibilizada no endereço [www.ophiussa.letras.ulisboa.pt](http://www.ophiussa.letras.ulisboa.pt), onde se pode consultar a totalidade da edição.

Para mais informações: [ophiussa@letras.ulisboa.pt](mailto:ophiussa@letras.ulisboa.pt)

# OPHIUSSA

## EDITORIAL POLICY

*Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa started in 1996, with the edition of volume 0. From 2017, this journal is a printed and digital edition of UNIARQ – Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa.

The main objective of this journal is the publication and dissemination of papers of interest, quality and scientific rigor concerning Prehistory and Archeology, mostly from Europe and the Mediterranean basin.

*Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa will publish an annual volume. From 2018, submitted articles will be subject to a peer-review evaluation process. The submission period will always occur in the first quarter of each year and the edition will occur in the last quarter.

The journal is divided into two sections: scientific articles and bibliographic reviews. Exceptionally, texts of an introductory nature may be accepted, in the context of specific tributes or divulgations, which will not be submitted to peer-review evaluation. Exemptions from this evaluation are also the bibliographic reviews.

All submissions will be considered, in the first instance, by the Editorial Board, regarding its formal content and adequacy in face of the editorial policy and the journal's editing standards. Papers that meet these requirements will subsequently be submitted to a blind peer-review process (minimum of two reviewers). The Scientific Council, constituted by the directors of UNIARQ and external researchers, will follow the editing process.

This stage will be carried out by qualified external researchers, and their feedback will be delivered within a period of no more than two months. The reviewers will carry out the evaluation in an objective manner, in view of the quality and content of the journal; their criticisms, suggestions and comments will be, as far as possible, constructive, respecting the intellectual abilities of the author (s). After receiving the feedback, the author(s) has a maximum period of one month to make the necessary changes and resubmit the work.

Acceptance or refusal of articles will have as sole factors of consideration their originality and scientific quality.

The review process is confidential, with the anonymity of the evaluators and authors of the works being ensured, in the latter case up to the date of its publication.

Papers will only be accepted for publication as soon as the peer review process is completed. Texts that are not accepted will be returned to their authors. The content of the works is entirely the responsibility of the author(s) and does not express the position or opinion of the Scientific Council or Editorial Board.

The Journal *Ophiussa* follows the guidelines established by the Committee on Publication Ethics (COPE, the Ethics Committee Publications): <https://publicationethics.org/>

The editorial process will be conducted objectively, impartially and anonymously. Errors or problems detected after publication will be investigated and, if proven, corrections, retractions and / or responses will be published. Contributions submitted for publication must be unpublished. Article submissions can not include any problem of forgery or plagiarism. In order to detect plagiarism, the URKUNDU platform will be used.

Illustrations that are not from the author(s) must indicate their origin. The Scientific Council and Editorial Board assume that the authors have requested and received permission to reproduce these illustrations and, as such, reject the responsibility for the unauthorized use of the illustrations and legal consequences for infringement of intellectual property rights.

It is assumed that all Authors have made a relevant contribution to the reported research and agree with the manuscript submitted. Authors must clearly state any conflicts of interest. Collaborations submitted that directly or indirectly had the financial support of third parties must clearly state these sources of funding.

Texts proposed for publication must be unpublished and should not have been submitted to any other journal or electronic edition. Works written in Portuguese, English, Spanish, Italian and French are accepted.

The publication of texts in *Ophiussa* – Revista do Centro de Arqueologia da Universidade de Lisboa does not imply the payment of any fee nor does it entitle to any economic remuneration.

This edition immediately and freely provides all of its content, in open access, in order to promote global circulation and exchange of scientific research and knowledge.

This publication has a limited printed edition in black and white, which will be distributed free of charge by the most relevant international libraries and institutions, and exchanged with periodicals of the same specialty, which will be integrated in the Library of Faculdade de Letras of Universidade de Lisboa. It also has a digital version, in color, available at address <http://ophiussa.letras.ulisboa.pt>, where one can consult the entire edition.

For more information contact: [ophiussa@letras.ulisboa.pt](mailto:ophiussa@letras.ulisboa.pt)

### ÍNDICE

<i>CRISTINA GAMEIRO</i> - A tecnologia lítica do fim do Tardiglaciário no centro de Portugal: o exemplo do Abrigo 1 de Vale de Covões (Soure) .....	5
<i>JUAN ANTONIO CÁMARA SERRANO - FERNANDO MOLINA GONZÁLEZ - CRISTÓBAL PÉREZ BAREAS - LILIANA SPANEDDA</i> - Una nueva lectura de las fortificaciones calcolíticas del Cerro de la Virgen (Orce, Granada, España) .....	25
<i>THOMAS TEWS</i> - A quadratura do círculo: sobre a questão da escolha de planta na arquitectura doméstica, no exemplo da Pré-História Recente e Proto-História na Estremadura Portuguesa ..	39
<i>ÍRIS DA COSTA DIAS</i> - A ocupação da Serra do Socorro (Mafra, Torres Vedras) durante o Bronze Final: a colecção de Gustavo Marques .....	59
<i>FRANCISCO JOSÉ GARCÍA FERNÁNDEZ - FERNANDO AMORES CARREDANO - ROCÍO IZQUIERDO DE MONTES - ANA MARÍA JIMÉNEZ FLORES</i> - Dos enterramientos singulares de la necrópolis de la Cruz del Negro (Carmona, Sevilla) .....	75
<i>FRANCISCO B. GOMES</i> - Equipamentos de culto nos santuários da Idade do Ferro do Sul de Portugal: os altares .....	101
<i>ANA SOFIA ANTUNES</i> - Fornos / silos aéreos da arquitectura sidérica peninsular: a propósito de uns "fundos de cabana" e de umas estruturas circulares da Azougada .....	111
<i>ANTONIO M. SÁEZ ROMERO</i> - Pucheros y fogones. Aproximación a la evolución de la producción de «cerámicas de cocina» púnicas y tardopúnicas en Gadir .....	137
<i>MARIA JOSÉ DE ALMEIDA</i> - Contributo para a normalização do registo de informação arqueológica a partir do estudo da via Emerita-Olísipo por Eborac .....	167
<i>ALEXANDRA NEPOMUCENO</i> - Fragmentos do Oriente em Leite Vasconcelos .....	185
<i>DANIEL CARVALHO</i> - A História da Arqueologia no novo milénio: dimensões, métodos e perspectivas para o caso português .....	195
RECENSÕES BIBLIOGRÁFICAS (textos de Juan Álvarez García, Francisco B. Gomes e Elisa de Sousa) .....	205
JEAN GUILAINE. DOUTOR <i>HONORIS CAUSA</i> PELA UNIVERSIDADE DE LISBOA (textos de Mariana Diniz, Victor S. Gonçalves e Jean Guilaine) .....	213

